

3.4.5 "Les armoires vides"

Annie Ernaux, Gallimard 1974, p. 126-127

Test octobre 2001

Dans un de ses romans auto-biographique "Les armoires vides", A. Ernaux, aujourd'hui écrivain, se remet dans la peau de la jeune fille qu'elle a été, décrivant le monde tel qu'elle le percevait alors, monde de ses parents (qui tiennent une épicerie-café dans un quartier populaire), de l'école, des gens "biens".

1. Comment caractérisez-vous les habitus des personnages mis en scène dans l'extrait (Denise, Odette, les autres filles) ?
2. Quel capital est le plus illustré par la description des filles auxquelles Denise veut ressembler ? Justifiez par des éléments du texte.
3. Pourquoi Denise a-t-elle tant de mal à acquérir ce capital ?
4. En quoi cet extrait illustre-t-il la notion de pouvoir symbolique des dominants ?

Demain, les autres filles raconteront leurs surbouts, leurs après-midi au casino de la côte, le petit bal cucul où on est allé en bande. Sortir avec les types bien, devenir vachement sympa, je n'y arrive pas, Odette est moche, elle me porte la poisse, elle aime se marrer avec les gars de la fabrique de moutarde. Une pouffiasse. Je ne voulais pas le voir : moi aussi, je devais en être une. La vitrine de nouveautés, la glace inattendue, et je me découvre, mal coiffée, le rire large, la bouche vicieuse, presque mauvais genre. Les autres filles ont une grâce, une facilité du corps et des mouvements, elles rient, courent et se lèvent pour répondre, sans y penser. Mon corps est toujours de trop, sous les yeux des copines, je me fais l'effet d'une handicapée qui réapprend à marcher, guettée par la chute, le faux pas. Je me croyais étrangère à mes parents, je marchais naturellement comme ma mère et je mettais ma main devant ma bouche pour rire comme les filles du quartier. Je tirais sec sur ma jupe pour la décoller de la chaise. Chez moi, je faisais des

gestes sans y penser, sitôt franchie la porte, au-dehors, je condamne mes manières mais je ne sais pas comment me comporter. Manger une glace en faisant joyeusement tourner le cornet, poser désinvoltement le porte-documents à terre, tendre la main d'une manière sympa, une sorte de rêve et je rougis en pensant à mon habitude de me barbouiller de pain et de beurre, d'aspirer le café au lait, de ramper de dessus mon lit jusqu'au milieu de la chambre pour ramasser un crayon, de cracher par la fenêtre en visant un point sur le trottoir. Quinze ans et j'étais plus Lesur que jamais. Pourtant, j'ai l'impression d'avoir en moi une grâce cachée, un rythme de danse paralysé, l'héroïne des romans prête à vivre...

Un jour, enfin, un garçon du collège a dit de moi « vachement relaxe, cette fille », ça m'a fait cent fois plus de plaisir qu'un 20 sur 20 en math. Relaxe, ça ne se dit pas des péquenaudes, des pouffiasses, ni même d'Odette, agrippée à son vieux biclou qu'elle enfourche pour rentrer à la ferme, la jupe bien collée sous les fesses. Il m'avait fallu presque deux ans pour arriver à ma gloire, être relaxe comme les autres filles, balancer mon porte-documents à bout de bras, parler l'argot des collégiens, connaître les Platters, Paul Anka et l'Adagio d'Albinoni